

XYZ. La revue de la nouvelle

Napolitaine

Paul Fournel



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournel, P. (1996). Napolitaine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 31–33.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Napolitaine

Paul Fournel

Pour JNS

C'était presque la plus vilaine mariée du monde. Il était content de se dire « presque », mais il pensait que c'était la plus vilaine mariée du monde. Emballée comme cela dans cette robe de dentelle qui la faisait paraître courte et épaisse, avec ce voile qui lui dessinait une face plate aux pommettes hautes, avec ce maquillage qui la faisait vulgaire. Une face plate.

Il la savait différente des autres femmes. Il l'avait toujours jugée comme telle : pas pareille, pas foutue pareil, pas le même visage, pas le même rythme. Il ne savait pas que toutes ces différences-là, c'était la laideur.

Elle faisait tourner sa robe blanche dans la lumière qui descendait de la verrière du passage Victor Emmanuel. Le photographe lui tournait autour. Les femmes s'arrêtaient pour regarder, un étranger qui se faisait raser chez le coiffeur tournait la tête sur le fauteuil pour la regarder, risquant son oreille.

Il la regardait, lui aussi.

Ce qu'il aimait bien avec sa veste noire, c'était la remonter sur ses fesses pour mettre les mains dans les poches de son pantalon. Il restait appuyé d'une épaule, contre le mur du côté de san Carlo. Il la regardait, avec sa face plate.

Il aimait les grandes femmes brunes — les Espagnoles du Pausilipe — avec un nez net et de gros seins dorés. Parfois les sourcils qui se rejoignent au milieu et alors, elles sont jalouses. Il sentait l'odeur de la gomina qu'il avait lissée sur ses cheveux. Il était dans l'ombre fraîche du matin, presque au frisson.

Elle dansait pour le photographe et elle dansait mal. C'était le jour de sa vie. Elle n'en aurait pas deux. Trop cher, trop compliquée, trop sentimentale, trop conforme, trop moche.

Mario lui dit viens et la prit par le bras. Instinctivement, il sortit son peigne pour se lisser les cheveux en arrière.

Une face plate et crémeuse.

Après, il faudrait prendre le car et monter les pentes vers le Nord en klaxonnant à chaque virage et s'arrêter là où les cailoux bouillonnent, là où les champs saignent le feu et où tout ce qui est partout dur et froid se montre mou et torride.

Il faut toujours mettre la mariée sur la terre qui bouge. La voici en escarpins sur le sol brûlant qui sonne creux. Elle relève sa robe à deux mains. La voici à cheval sur la bouche du Monde. La terre lui souffle dans le cul. La robe monte autour de ses jambes. Elle essaie de la plaquer et elle renonce parce que le Monde lui souffle le soufre dans le sexe et qu'elle a chaud. Elle est ouverte dans la caresse jaune qui va et qui vient comme le Monde respire. Pendant que le volcan la branle et que les vieilles détournent la tête, sa culotte de dentelle blanche prend de la poudre jaune à l'endroit des caresses. Il faut que la mariée sache que la terre peut exploser à chaque seconde de toutes ses forces et que l'amour ne résiste pas au passage du torrent de lave.

Surtout la presque plus vilaine mariée du Monde.

Après, il faudra aller chez Charon au bord de la porte noire et liquide de l'Enfer. Elle mangera les lasagnes aux herbes douces et les poulpes dont la peau s'épluche pendant que son sexe se refermera.

Il quittera sa veste noire à cause du vin du Vésuve et la tendra sur le dossier de la chaise. Dans les joncs, le canard grimpera sur la cane et lui tournera la queue pour la mettre.

Les femmes seront assises ici, les hommes là et on mangera lentement. Elle aura relevé son voile. Vue de près, de côté, sa

face sera encore plus plate et elle prendra sa main qui luttera pour tenir quand même sa fourchette.

Après, le soir, il faudra bander pour la première fois depuis l'invention de la laideur et puis, tout ira mieux le lendemain matin. On pourra ressortir les couteaux.